

# L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des Iles Saint-Pierre et Miquelon

## ABONNEMENT payable d'avance.

St-Pierre, un an . . . . . 15 francs six mois 8 francs  
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS.  
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gerant

## JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

## ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4<sup>me</sup> page . . . . . 25 centimes  
Prix minimum d'une annonce . . . . . 2 fr. 50 —  
RÉCLAMES (la ligne ordinaire) . . . . . 50 —

Toutes communications et annonces doivent être remises, au plus tard, au bureau du Journal, le Jeudi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

### SOMMAIRE.

Dépêches télégraphiques. — Autoritarisme. — Ça et la. — L'arrivée du vapeur *Henri IV*. — Lettre de M. Salomon au Gerant de l'Indépendant. — Catéchisme républicain. — La France et la République. — Lettre perdue. — Les Sardi- nières. — Divorce. — St-Pierre en Gascogne. — Choses et autres. — Mouvements du port. — Mar- rées de la semaine. — Annonces et avis.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Les télégrammes suivants sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'en tend nulle- ment se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télégrammes renferment.

#### SERVICE FRANÇAIS

Paris, le 3 avril 1887.

Après un discours du Ministre des fi- nances, une déclaration du Président du Conseil posant nettement la question de Cabinet et une réponse de M. Clémén- ceau, la Chambre a voté à une grande majorité la proposition de crédits supplé- mentaires. Le Sénat a ratifié ce vote qui a pour résultat de consolider le Ministère. Le projet de loi établissant l'incompati- bilité entre les fonctions de Conseiller général de la Seine et de Conseiller mu- nicipal de Paris a été adopté par la Cham- bre mais sera probablement repoussé par le Sénat. M. Spuller est élu Vice-Presi- dent de la Chambre contre M. Andrieux après trois scrutins. Un grave incident s'est produit dans les couloirs de la Cham- bre entre M. de Douville-Maillefeu et M. Sens-Leroy députés. Il y a eu échange de voies de fait. M. de Douville-Maillefeu a été expulsé de la salle des séances, et le Procureur général à la cour d'appel de Paris a été chargé d'instruire l'affaire. Le Conseil municipal de Paris a repoussé après une violente discussion toute soli- darité avec le Conseil municipal de Mar- seille, au sujet du vote factieux récemment émis par cette assemblée.

Paris, le 5 avril 1887.

Une proposition de M. Rouvier, rela- tive à l'élection au scrutin de liste de la Commission du budget, a été votée par

274 voix contre 249. La Chambre a ap- prouvé la convention maritime postale. La demande formée par le Ministre de la Justice d'autoriser les poursuites contre M. de Douville-Maillefeu est renvoyée aux bureaux.

Le Sénat refuse d'entendre la lecture du rapport sur le projet d'organisation du Conseil général de la Seine.

M. Antoine, député de Metz est expul- sé du territoire de l'Alsace. Il s'est réfugié à Nancy. Une tentative de complot a eu lieu à Madrid, des cartouches explo- sibles ont été placées au Ministère des finances et dans la salle des Cortès. Le Ministère italien est constitué au moyen d'une combinaison Depretis-Crispi-Za- nardelli.

### AUTORITARISME MILITAIRE-COLONIAL

Depuis la création du Conseil général, on peut bien lui accorder qu'il a toujours contesté l'existence utile et même justi- fiable de deux sous-chefs à la Direction de l'Intérieur. C'est là, en effet, une dé- pense superflue contre laquelle le Con- seil, encore à ses débuts, a protesté dès 1885, en demandant carrément la sup- pression de l'un des deux sous-chefs; soit de ce fait une économie à réaliser de 6,000 francs. Ce vœu, ce n'était qu'un vœu paraît-il, tendant à alléger les dé- penses par trop lourdes de la Direction de l'Intérieur, a, bien entendu paru in- tempestif et a reçu fort mauvais accueil, ou pour mieux dire n'a pas même eu cet honneur.

Dans une des premières séances de la session dernière, nous avons au moins vu avec plaisir nos honorables revenir à la charge et essayer d'obtenir, d'une ma- nière ou d'une autre, la réalisation d'une économie importante et des plus faciles : c'est là une opiniâtreté dont nous devons les louer, et qui certes méritait un meil- leur sort. Il n'est plus à douter que, pour arriver à son but d'une manière dé- tournée, le Conseil général a adopté le vœu suivant et l'amendement qui en est en quelque sorte le corollaire :

1° Qu'aussitôt que possible M. le Com- mandant veuille bien prendre pour secré- taire l'un des deux sous-chefs;

2° Que cette mesure ait un effet immé- diat dès le départ du titulaire actuel.

Il n'est guère possible de se mé- prendre et de mettre en doute que ce vœu n'ait été clairement, nettement et même poliment formulé : en un mot rien n'y manquait; et cependant il ne l'a pas été assez pour tout le monde, puis- que nous allons voir M. le Com- mandant se refuser à le mettre à exécu- tion malgré des circonstances des plus favorables. C'est ce que nous prouve surabondamment la *Feuille Officielle* du 15 janvier, insérant par anticipation une décision du 16, qui remet le sous-com- missaire, remplissant les fonctions de secrétaire, à la disposition du service Marine; mais cette décision n'était que pour la forme, car elle ajoute *In cauda* : « Toutefois et jusqu'à la désignation de son successeur, cet officier est autorisé à continuer ses fonctions auprès du Com- mandant : » les Latins ont-ils bien raison de dire *In cauda venenum*.

Voyez donc avec quelles précautions infinies on enguirlande cette malencon- treuse mesure générale, dont l'appli- cation est cependant rappelée et de- mandée par cette dépêche visée du 8 décembre.

Était-elle ignorée cette mesure gé- nérale? Non, mais on se berçait de vaines illusions et l'on caressait déjà la douce exception à la règle générale, que l'on attend encore.

Il faut avouer que M. de Lamothe a été diablement inspiré et peu chanceux de n'être, ni de l'avis du Conseil général, ni de celui beaucoup plus appréciable, du Sous-Secrétaire d'Etat des Colonies. Quand au contraire, on pourrait presque dire qu'il y a honneur pour le Conseil gé- néral d'avoir eu la perspicacité d'être du côté du bon droit, ce qui ne lui arrive pas toujours. Mais enfin il a au moins eu le bon goût dans cette question d'éviter de faire des personnalités, et il aurait été à souhaiter qu'il ait été suivi dans cette voie. Car nous ne pensons pas que l'on ait voulu admettre et faire l'injure aux deux sous-chefs de la Direction de l'Inté- rieur qu'ils n'avaient pas assez de capa- cité pour en remplir les fonctions, fonc-

tions occupées, il y a quelques années par un simple commis de marine ayant fait sa rhétorique à l'école communale des Frères de St-Pierre.

A quoi sert donc d'avoir décrété le ré- gime Civil aux Colonies, si un simple Gouverneur, fût-il Excellence, peut se permettre une contradiction aux instruc- tions précises du Ministre, en conservant envers et contre tout, un fonctionnaire militaire? A tel point, que nous sommes aujourd'hui la seule colonie où cette ano- malie existe encore.

Pour ne pas donner une satisfaction, au moins provisoire, aux aspirations lé- gales et bien légitimes du Conseil gé- néral, pour ne pas exécuter une décision ministérielle, il a fallu à M. de Lamothe de bien puissants motifs qui, ne pouvant nous être expliqués, nous avons le droit de les taxer d'abus et d'autoritarisme, dont le seul mobile est le *sic volo, sic jubeo*; ainsi le veut mon bon plaisir comme l'on disait autrefois; mais ce langage n'est plus de nos jours et doit être répudié. La 3<sup>me</sup> République veut un peu plus de libéra- lisme et pas du tout d'autoritarisme.

LIBÉRAL

### ÇA & LA

Pour que l'honorable M. Sire se soit fâché de ce que j'ai dit au sujet de sa démission, il faut qu'il soit bien peu endurant. — C'était cependant bien bénin, M. l'ex-Conseiller, et je me de- mande ce qu'aurait été votre lettre si je m'étais servi d'un mot le moins ment blesant pour vous!

La preuve que M. Sire se fâche c'est qu'il veut essayer de m'injurier, moi qui ai été si poli envers lui. — C'est donc que j'avais touché juste! — Sa lettre n'a eu que ce résultat de changer en certitude ce qui, chez beaucoup de gens comme chez moi-même, n'était d'abord qu'à l'état de soupçons.

Si, dès sa fondation, l'Indépendant s'est donné pour règle de n'injurier qui- conque ce soit (règle bien conforme à mes habitudes personnelles), il n'a pas abandonné pour cela le droit de criti- quer tout ce qui se rattache aux affaires

## FUILLETON DE L'INDÉPENDANT

N° 5

### LE NAUFRAGE DU WATERLOO

PAR JEAN ALESSON.

Chaque bulletin était ponctuellement sui- vi d'un accusé de réception arrivant sous la forme assez agréable, tantôt d'une pendule, tantôt d'une croix jeannette pour la petite miss récatrice, tantôt d'une demi-douzaine de couverts d'argent.

Dans quelques-unes de ses réponses, sir Plough s'abandonnait à témoigner avec amertume son étonnement de savoir que la famille Lemardroie acceptait tout sans ja- mais rechercher la source de son bien-être inattendu. La vanité n'entraînait pas dans cette

impression. Sir Plough avait l'âme trop éle- vée pour cela; il eût seulement voulu avoir son nom prononcé par des bouches qu'il ai- mait malgré leur sévérité injuste ou leur in- différence. Il eût voulu apprendre la paix faite, les vieilles et ridicules rivalités étouf- fées, lui qui, dans une minute suprême, avait fait si prompt et si radicale justice de son animosité contre les Français. Il eût voulu recevoir une lettre de France, dans laquelle on lui eût dit: « Venez, monsieur Plough, vous avez autant de cœur que nous, nous nous comprendrons, vous verrez combien on vous aime! » Avec quelle vivacité il se fût embarqué!

Hélas! au lieu de ses réconfortantes paro- les, rien que la lettre du fidèle marin, trop sobre en démonstrations amicales, trop res- pectueuses et toujours muettes sur les sen- timents des Lemardroie, car maître Fran- çois ne savait pas mentir. Et pourtant que de fois celui-ci regretta de voir tant de bon- té méconnue, que de fois il était près de transmettre des remerciements apocryphes! Mais s'il eût eu cette faiblesse l'Anglais se-

rait accouru et dam? on frémit songeant au heurt qui en fut advenu.

Malgré cela, un projet obsédait l'imagina- tion de maître François. Lemardroie cherchait à rapprocher les deux hommes. Sous son en- veloppe rude, il ne manquait pas de tact; il ne savait pas la grammaire, mais il connais- sait bien le langage du cœur. Il devinait un beau rôle de médiateur à jouer. Il s'y es- saya.

X

Un soir, à la veillée, se trouvant chez le vieux pilote installé avec sa famille dans la maison payée par sir Plough, la conversa- tion roulait pour la millième fois sur le sau- vetage des naufragés du Waterloo, mot que le vieux pilote prononçait toujours d'une voix étranglée. Trois années s'étaient écoulées, le chagrin de la mort de Pierre com- mençait à s'estomper dans le souvenir des siens. On soupirait mais on ne pleurait plus!

— Ce fut tout de même un joli sauvetage dit maître François, le plus beau que j'aie fait.

— J'aurais bien voulu y être, riposta le vieux pilote, de plus en plus rhumati- sant.

— Vous en avez fait d'autres, l'ancien, et d'aussi beaux; vous rappelez-vous la cha- loupe du Calcutta?

— Si je m'en rappelle! c'étaient encore des Anglais, tiens! le cuisinier du bord, un enseigne et un matelot.

— Vous ne leur avez pas demandé leurs papiers avant de les retirer de la grande cuvette.

— J'ai eu tort; si je regrette une chose, c'est de ne pas les avoir rejetés à l'eau à coup de gaffe. Des Anglais! jamais.

— Ne vous faites donc pas plus méchant que vous ne l'êtes, l'ancien! je vous connais moi, vous n'auriez jamais fait une pareille vilénie; la preuve que vous saviez bien qu'ils étaient Anglais, c'est qu'en les amar- rant au bassin vous leur avez dit en riant *At right, les goddems! Ah!*

— Si c'était aujourd'hui!

— Vous feriez la même chose. Voyons, l'ancien, je suppose qu'on soit venu vous dire







les morveux qui se mouchent, et je ne dois attendre de réplique que de ceux-là. Qu'ils se fassent connaître s'ils ont ainsi le courage d'avouer publiquement qu'ils en ont menti en propageant toutes ces fausses nouvelles contre l'opération du Henri IV.

A. GREZET.

M. Eugène Salomon, mécontent que nous n'ayons pas attribué à M. son père le mérite de l'envoi d'un médecin pour l'île aux Chiens, nous a adressé la petite réclame ci-dessous qu'il nous a fait remettre par ministère d'huissier. Nous pouvions nous refuser à l'insertion de ce boniment qui émane d'une personne nullement citée par nous et qui est encore à nous prouver qu'elle a les pouvoirs de M. Charles Salomon; mais nous sommes plus grand que cela et nous insérons la lettre de M. Eugène Salomon en l'assurant que:

1° L'Indépendant n'a jamais refusé à qui que ce soit d'user du droit de réponse dans ses colonnes;

2° Le même Indépendant justifie son titre car il entend ne pas se faire l'adulateur de n'importe qui. Il continuera à combattre les ennemis de la colonie au nombre desquels nous ne voulons pas compter notre honorable correspondant.

En ce qui est de l'envoi du médecin pour l'île aux Chiens nous persisterons à nier, jusqu'à preuve officielle du contraire, que le délégué y soit pour quelque chose; en ce qui est de M. Henrique, nous lui renvoyons ce qui le concerne dans la lettre de M. Eugène Salomon.

St-Pierre le 4 Avril 1887.

Monsieur le Gérant de l'Indépendant.

Dans votre numéro du 1er avril vous avez inséré un télégramme du délégué des îles St-Pierre et Miquelon, annonçant la nomination d'un médecin pour l'île aux Chiens et son prochain départ par le Drac.

Je ne vois pas où l'un de vos rédacteurs anonymes a pu trouver, dans ce télégramme, que le délégué semble vouloir s'attribuer tout le mérite d'avoir obtenu ce médecin.

Si ce brave personnage n'était pas aveuglé par l'esprit de parti, voici ce qu'il aurait pu dire:

« En juillet 1886, sur la proposition de Monsieur Dupont, le Conseil général a émis le vœu qu'un médecin soit nommé pour l'île aux Chiens. »

« Il y a bientôt 6 mois que ce vœu a été transmis au Ministre avec avis favorable, par le Commandant de la Colonie. »

« Notre ex-délégué aurait pu obtenir une solution depuis longtemps, s'il avait bien voulu s'en donner la peine. »

« Le délégué actuel a le mérite d'avoir fait aboutir cette question, par une démarche au ministère. »

Voilà comment on rend à César ce qui appartient à César; mais nous n'avons plus à compter là-dessus dans un journal qui n'a d'indépendant que le nom.

Ayant appris combien il est difficile d'obtenir de votre rédaction anonyme un droit de réponse, vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur le Gérant, que je me serve de l'huissier pour requérir l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro, conformément à l'article 13 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Signé: E. SALOMON.

Mandataire de M. Charles Salomon, délégué des îles St-Pierre et Miquelon.

Pour copie conforme:

L'Huissier,

L. HÉGUY.

## CATÉCHISME RÉPUBLICAIN

— Quelles sont les qualités du bon citoyen ?

Être humain, juste et franc; repousser sans pitié l'égoïsme, l'intrigue et toute tyrannie; Cultiver avec soin, pour embellir sa vie, L'amour de son pays, l'étude et l'amitié.

— Qu'est-ce que l'amour de son pays ou patriotisme ?

Un mouvement sublime, un élan plein de flamme, Dont le vrai citoyen sent son cœur emporté, Lui seul fait les héros, exalte, agrandit l'âme; C'est l'enfant de l'honneur et de la liberté.

— A quoi sert l'étude ?

L'étude instruit l'enfance, embellit la vieillesse, Augmente le bonheur, console la détresse, Et, contre l'ignorance armant la vérité.

Aux pièges de l'erreur oppose sa clarté.

— L'ignorance est donc nuisible ?

Tous les maux de la guerre ont été son ouvrage : Elle a produit l'oubli, l'abandon de nos droits, Servi le fanatisme, engendré l'esclavage, Dégradé la nature et profané ses lois.

(A suivre.)

## La France et la République.

Pour reprendre notre entretien de l'autre jour, disons aujourd'hui que l'orage qui grondait si fort sur nos têtes semble s'éloigner. On dirait que l'horizon va s'éclaircir. Mais gardons-nous de croire que tout soit fini et de tomber dans un optimisme exagéré. D'ailleurs, la secousse a été rude, et nombre de gens se sont laissés effrayer plus que de raison. Il leur faut maintenant le temps de se remettre. Les plus éprouvés ont été les gens de Bourse. A la vérité, ils y ont mis beaucoup de leur. Mais c'est leur affaire et non la nôtre. Ce qui est plus important à nos yeux, c'est que le gros de la nation ne s'est pas trop ému. Nous avons décidément acquis un sang-froid dont on ne nous croyait pas capables. C'est beaucoup que d'avoir changé l'opinion du monde sur un point de cette importance. Ne nous lassons pas de le répéter, non pas pour les autres, mais pour nous-mêmes: la France a besoin de beaucoup de calme, parce que la force sans le calme, ce n'est rien: que disons-nous, rien? La force sans le calme, c'est quelquefois un danger de plus ajouté à tous les autres.

L'impression générale de l'Europe a été que la presse française s'est parfaitement tenue, et l'on ajoute que cette excellente attitude est d'autant plus remarquable que nos journaux jouissent en fait aussi bien qu'en droit de la plus grande liberté dont parfois ils abusent. Dans l'état actuel de notre législation et de nos mœurs, notre gouvernement ne pourrait être, sans la plus criante injustice, rendu responsable des écarts de telle ou telle feuille, mais il n'y a pas eu d'écarts ni à droite ni à gauche, et tout le monde s'est bien conduit. C'est une nouvelle marque de ce tempérament nouveau que la France s'est fait à elle-même depuis la chute du second empire. Placée en face d'éventualités aussi redoutables que celles de 1870, la France ferait une tout autre figure, on peut en être convaincu. Cela est déjà sensible, et si bien que tout le monde en est frappé. Raison de plus pour nous attacher à cette pleine possession de soi qui est le signe le plus certain de la force au service du bon droit.

Nous pouvons donc revenir à nos affaires intérieures, afin de les améliorer précisément en vue des complications extérieures que la force des choses peut nous amener à dénouer, et dans cet ordre d'idées tous les Français ne tarderont pas à tomber d'accord qu'il faut faire de la République, qui est le seul gouvernement possible, un grand et national gouvernement, un gouvernement capable non pas de coups de vigueur et d'éclat, mais d'efforts soutenus, patients, mesurés, enchaînés les uns aux autres d'après des vues systématiques et permanentes. Le devoir de tous les patriotes, quels que soient leur origine, leurs sentiments, leurs intérêts de fortune, de naissance, d'influence politique et sociale, est de travailler à donner au pays qui le réclame comme son besoin le plus pressant ce pouvoir stable, régulier, ordonné, actif, vigilant et puissant dont nulle nation ne peut se passer dans les temps d'épreuve. Ce pouvoir ne peut être que le pouvoir républicain; tous les faits le démontrent et tous les esprits de bonne foi l'avouent. A quoi sert-il de résister plus longtemps à l'évidence, de chercher à se dérober à la pression de la nécessité?

Supposez une crise extérieure: croyez-vous que la monarchie ou l'empire se présenteront pour prendre la place de la République et faire tête au péril? Non, personne ne peut le croire, à en juger par ce qui s'est passé après l'effondrement de Sedan en 1870. On conservera la République, cela va sans dire, sauf à la rendre responsable de tout comme on déjà fait une fois aux élections de février 1871, avec l'espoir secret de se délivrer d'elle un peu plus tard. Mais la France n'a pas voulu suivre les fauteurs de Restauration. Elle s'est prononcée pour le maintien de la République au 2 juillet 1871, et depuis lors elle ne s'est jamais démentie, même au 4 octobre 1885. M. Raoul Duval l'a constaté dans son discours: le pays veut la République, et le devoir des hommes publics est d'obéir à la volonté du pays. Que prétendent donc attendre encore les prétendus conservateurs? Déjà les élections du 4 octobre ont été désavouées dans le Nord et dans la Manche. Elles vont l'être bientôt dans les Basses-Pyrénées. Elles le seront dans le Pas-de-Calais quelques semaines plus tard. Que leur faudra-t-il pour les décider enfin à faire ce que demande la France?

Faire de la République, qui pour nous républicains de naissance et d'éducation est le droit, et qui, pour tous les esprits non prévenus, est une nécessité de fait, faire de la République le gouvernement national, le gouvernement égoïste et bouchier de la patrie, quelle plus noble tâche, plus digne de toutes les plus généreuses ambitions? Est-ce qu'il peut y avoir deux opinions sur un sujet pareil? Les monarchistes s'obstinent à dire que la France ne se retrouvera tout entière que sous la monarchie. Pourquoi donc la monarchie ne vient-elle pas quand la France a besoin d'être défendue? Elle ne se présente qu'après le péril. Imagine-t-on que la France n'ait pas fait cette remarque? Mais pourquoi parler de la monarchie? Est-ce qu'elle existe seulement? Est-ce que la France y songe? Il y a la République, et rien que la République n'est possible.

Pourquoi dès lors, si l'on est patriote, se refuser à fortifier la France, en refusant de travailler en conscience à fortifier et à consolider la République?

E. SPULLER.

## Lettre perdue.

Voici le contenu d'une lettre qui a été trouvée à X... N'en connaissant pas le destinataire nous la publions espérant qu'elle lui tombera sous les yeux et qu'il pourra y répondre:

« Je vous prie de faire une père de sabbat en frêne de cœur pour ma femme bridée, surtout beaucoup de bois sur le pied gauche et une père de sabbat pour moi pas bridé en noyer. Faites moi sa pour le 1er Janvier 1886. Vous sachez que je tiens que ce soit bien fait, je compte sur vous d'avance. Celui qui se fait l'honneur, la gloire de vous saluer.

Votre parent,

L. F...

« P.-S. — Le bon de fil est ma longueur qui tombe dans le sabot-tinette. Je vous tiendrai conte du timbre car la marchande en a qu'un. Vous connaissez la longueur de ma femme, y faut pas que sa soit mesurer trop court, el est très tendre. Comme je la connais douillette du pied, en vous serrant la main, je vous dis à bientôt. »

## LES SARDINIÈRES

La sardine est jolie en arrivant à l'air Comme un couteau d'argent où s'allume un éclair; Et de cet argent-là faisant des sous de cuivre, Les pauvres gens auront quelque temps de quoi vivre.

Mais pour aller la prendre il faut avoir le nez Bougrement plein de poils, et de poils goudronnés; Car la gueldre et la roque avec quoi l'on arrose Les seines qu'on lui tend, ne fleurissent point la rose. Gueldre, lisez mortier de crevettes, pas frais, Mais confit dans son jus et pourri tout exprès. Rogue, lisez boyaux de morue en compote, Salés, mais corrompus. Et l'on s'en galipote. Quand on veut bien parer l'amorce de rigueur, Les dix doigts jusqu'au coude et le nez jusqu'au cœur.

N'empêche que la pêche en juin ne soit plaisante! Rien de plus « fin » que la sardine agonisante Qui frétille et qui meurt avec de petits cris Comme si le canot était plein de souris. Et puis quoi? Faut-il pas faire manger le monde? Et sans la gueldre infecte, et sans la roque immonde, Bonsoir à la sardine, et vous ne l'auriez pas, Riches, pour vos hors-d'œuvre, et gueux, pour vos repas.

Non plus que les pêcheurs, dame, les sardinières Ne hument en bouquet des odeurs printannières. A passer tout le jour les sardines en main, Elles n'embaument pas le lys ni le jasmin, Et leurs doigts, leurs cheveux, leur linge, leur peau [même,

Tout casent le poisson. Mais bah! j'aime qui m'aime! Et les gas sont plus d'un qui les aiment ainsi. C'est qu'avec leur bonnet comme on les porte ici, Dont les coins envolés semblent des ailes blanches, Avec leur corselet qui fait saillir les hanches Et dont, à l'entre-deux, le fichu reste ouvert, Avec leur jupon court qui montre à découvert Les mollets arrondis et les fines chevilles, On dira ce qu'on veut, ce sont de belles filles.

Sans compter qu'après tout le parfum le plus cher Ne vaut pas celui-là qui leur reste à la chair, Ce bon parfum, salé, fort, montant, où se mêle L'effluve de la mer à ceux de la femelle, Parfum voluptueux aux appels réchauffants, Qui met en appétit de faire des enfants.

Et pas de ces enfants marmiteux et débiles, Avortons alanguis de fièvres et de bilis, Pauvres anges pâlots, mal venus, mal plantés, Comme ceux de hasard qu'on fait dans les cités! Mais de robuste gas qui n'ont rien d'éphémère, Plantés pour reverdir, forts comme père et mère, Vêtus avant de naître et poilus en naissant,

Ayant déjà dans leur regard phosphorescent La couleur de la mer que boiront leurs prunelles Et le vague infini qu'ont les vagues en elles; Car, fille et sardinières, ou fils et matelot, Tous auront la même âme, et c'est l'âme du flot.

Chantez en y pensant, chantez vos cantilènes, Sardinières! Chantez, et que par vos haleines La mer féconde fasse entrer dans vos poumons Le suc de sa marée et de ses goémons! Chantez, et respirez aux relents de la salle Toute la vie en fleurs, tout l'amour qu'elle exhale! Chantez! Imprégnez-vous de sa maternité! Et que ce soir, après votre ouvrage quitté, Les galants qui viendront vous chercher à la porte Se grisent de l'odeur que votre jupe emporte, Et, tout enveloppés aussi de ce même air, Baisent dans vos baisers les baisers de la mer!

Aimez-vous et croissez, bonnes races marines Aux cœurs jeunes toujours dans vos larges poitrines! Le monde est vieux, et les mâles y sont perclus. Faites donc des enfants pour ceux qui n'en font plus! Les temps ne sont pas loin où la disette d'hommes Eteindra toutes nos Leshos et nos Sodomes Qui s'anéantiront dans leur stérilité. Mais le flambeau sur qui souffle un vent irrité, Vous le sauvez, vous, de nos morts ténébreuses, Braves gens, pauvres gens aux familles nombreuses, Et vous le transmettez ainsi de main en main, Ce flambeau de la vie, aux vivants de demain. Et quand l'humanité, le front couvert de rides, Verra sur ses flancs creux pendre ses seins arides. Vous seuls saurez encore les secrets abolis, Et c'est près de la mer, c'est dans un de vos lits Que naîtra, d'un pêcheur et d'une sardinière, Le dernier-né des fils de la race dernière.

JEAN RICHELIN

té de verres, un bruit d'assiettes, le verbiage animé de plusieurs voix joyeuses avaient piqué la curiosité de divers enfants du voisinage, qui, lassés d'entendre sans voir, avaient grimpé sur le mur du jardin et s'y tenaient cramponnés, ne montrant que leurs têtes blondes, le menton appuyé sur leurs petits bras potelés. Voici le tableau inusité qui se présentait aux yeux bleus surpris de ses petits voisins de la veuve Lemardroic. Une grande table champêtre bien approvisionnée de victuailles et de bouteilles était dressée sur le gazon du jardin normand, les longues branches des pommiers marbraient d'ambres vacillantes la nappe et les convives. Ces convives, tous souriants et érubescents sous l'effet de la digestion, étaient le vieux pilote, la veuve Lemardroic et ses cinq enfants, maître François et ses compagnons sauveteurs, et enfin sir Plough et son fils.

Le déjeuner éclairé par le soleil tempéré du mois de mai, arrosé des vins les plus vierges, avait été préparé et servi par le cuisinier du meilleur hôtel du Havre.

On trinquait ferme. On pleura aussi. Larmes dédiées au cher absent!

— Au dessert, sir Plough demanda pour lui et son fils la permission d'embrasser chacun des hôtes.

— Tout de même, dit d'une voix émue le vieux pilote, en se décidant à lâcher son verre qu'il tenait au bord de la table, à la façon de nos vieux troupiers.

La paix était faite.

La famille Lemardroic n'a jamais su et ne saura jamais de qui lui sont venus les rentes de la maison. C'est la volonté expresse de sir Plough.

FIN





accomplie par le demandeur, P... a subitement quitté le domicile conjugal le 12 novembre 1885, et a introduit une demande en divorce basée sur le refus persistant de la dame P... d'accomplir ses devoirs d'épouse;

Attendu que la matérialité du fait sur lequel P... fonde sa demande n'est pas déniée par la défenderesse; qu'il s'agit uniquement de rechercher si le refus a, dans la cause, le caractère d'une injure suffisamment grave pour entraîner le divorce;

Attendu qu'il résulte des débats que les époux P... se connaissaient depuis longues années avant leur mariage et qu'ils avaient manifesté l'un pour l'autre une vive affection; que leur union, qui devait resserrer un lien de parenté, était également souhaitée par leurs familles;

Attendu que la dame P... qui, pendant le peu de temps qu'a duré la vie commune, a constamment partagé le lit de son mari, n'a jamais témoigné de sentiments de mépris ni d'aversion pour sa personne; que s'il est vrai qu'après avoir fait des promesses à différentes reprises, elle a eu le tort grave d'en différer ensuite l'exécution sans motif, ces alternatives de soumission et de résistance peuvent s'expliquer, d'une part, par le sentiment que la dame P... avait de ses devoirs, de l'autre, par une révolte des sens et la crainte irréfléchie des fatigues et des dangers de la maternité; que rien dans la cause ne permet d'admettre que la dame P... ait été éloignée de son mari par des pensées ou une affection coupable;

Attendu, d'ailleurs, que ce refus de se prêter aux légitimes desirs de son mari n'a jamais été formel et ne peut être considéré comme définitif et inexorable; que, mieux éclairée sur l'étendue de ses devoirs, la défenderesse a offert à son mari, lors de leur comparution devant le président, de le recevoir et de remplir sans réserve ses devoirs d'épouse, qu'elle a fait renouveler ses offres à la barre et qu'il n'y a pas lieu d'en suspecter la sincérité; que, dans de telles circonstances, les torts d'ailleurs incontestables, de la dame P... n'ont cependant pas le caractère d'une injure grave; que le divorce ne doit pas être prononcé pour un simple malentendu entre deux jeunes époux;

Par ces motifs,  
Déclare P... mal fondé dans sa demande en divorce.

Allons, Babet, un peu de complaisance, a chanté Béranger. C'est le mot de la situation.

(Le XIX<sup>e</sup> siècle).

## ST-PIERRE EN GASCOGNE

ANCIEN CONTE BLEU  
(Suite)

La nuit venue, il fallut penser au gîte. Saint-Pierre dit au vigneron :

— Camarade, voici deux villages. A droite, une noce; à gauche des funérailles. Où te plaît-il de t'abriter jusqu'à demain ?

— Par mon âme ! puisque vous me laissez le choix, je vais où l'on rit, et peut-être y gagnerai-je quelque argent à jouer de la musette pour les danseurs.

— Bien, dit l'apôtre. Tu n'es pas, je le vois, indifférent aux intérêts de notre association. Bonne chance donc, en attendant de nous retrouver à cette place, au lever du jour.

Le lendemain lorsqu'ils se rejoignirent, Pascal faisait joyeusement sauter dans sa main ouverte un écu de six livres, rémunération de ses peines et de son talent de ménétrier.

Saint Pierre, lui, montra dix écus, disant :

— Voilà mon salaire !

— Mazette ! fit le jaloux Gascon. Quelle besogne a donc été la vôtre à cet enterrement, monsieur le pèlerin, que vous avez gagné si grosse somme ?

— J'ai ressuscité un bon père de famille à la grande joie des siens.

— Vous ressuscitez les morts, vous ! s'écria Viadase sans étonnement toutefois, car un Gascon ne saurait laisser croire qu'il est incapable d'opérer des miracles.

— Et comment, s'il vous plaît, vous y prenez-vous ?

— Je croise les bras sur la poitrine disant au mort : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi !

— Rien qu'un commandement ?

— Rien que cela, pourvu que ferme et sincère soit la confiance !

— Par mon âme ! voilà travail qui ne pousse guère à la sueur ! et mieux le vaut cent fois que s'essouffler une nuit entière, à perdre haleine, dans une peau de boue pour un pauvre écu de six livres ! Eh bien, je serai résurrectionniste, si cette besogne n'est pas interdite aux vigneron.

— Elle n'est impossible qu'à qui n'a pas foi dans la miséricorde divine.

— Bref, l'intention suffit ; j'en ai à revendre.

— Méions les recettes du jour, dit le saint qui ouvre l'escarcelle.

— Vos dix écus et le mien ! En effet, c'est notre convention ! répliqua Pascal.

Après un léger repas, ils poursuivent leur voyage.

— Un mouton qui n'a pas de cœur ! grommelait le pèlerin, c'est singulier, fort singulier !

— Vieux rabâcheur ! répétait le Gascon, mais sans rancune, car l'avenir lui paraissait tout en rose.

— Je serai tôt le plus riche du canton, pensait-il.

Au retour du crépuscule, ils atteignirent l'entrée d'un vallon.

— Encore deux hameaux, dit saint Pierre, et comme hier, une noce et des obsèques. Pour quel parti te décides-tu ?

— Je l'ai dit. A votre tour de rire ; moi je veux pleurer ce soir.

— Va donc où l'on pleure. Au premier chant du coq, tu me retrouveras ici.

Il se séparèrent là-dessus. Mais saint Pierre, le coq, le soleil et l'horloge furent seuls exacts à l'heure.

L'apôtre se mit en quête de Pascal Viadase.

A suivre

## CHOSSES ET AUTRES

La jeunesse, la beauté, la fortune ont un terme ; l'amabilité n'en a pas.

Papa, je lis dans ce livre que les castors sont industriels, qu'est-ce qu'ils font donc ?

A ton âge, mon fils, tu devrais savoir qu'ils font des chapeaux !

La routine administrative :  
Un monsieur ayant à toucher plusieurs termes d'une pension viagère se présente ces jours derniers à un guichet :

— Les certificats de vie, demande l'employé.

— Voilà.

— Mais vous ne m'en donner qu'un.

— Sans doute.

— Cela ne suffit pas. Vous avez quatre termes à toucher il me faut quatre certificats de vie.

— Mais pourtant...

— Cela ne me regarde pas. Vous pouvez être vivant aujourd'hui, mais il y a trois mois que vous êtes mort administrativement.

Bizarre rencontre de mots :

Si la Tamise passait à Paris et la Seine à Londres, qu'en serait-il ?

— Cela assainirait la Tamise et tami-serait la Seine !

Intraduisible en anglais !

Deux philosophes sur le bord d'un étang, contemplent des canards barbotant.

— Ont-ils de la veine ces canards, dit l'un d'eux, qu'il pleuve ou qu'il neige, ces animaux n'ont jamais besoin de parapluies !...

— Pardine, riposte l'autre, ils n'ont besoin que de cannes !

A la suite d'une assemblée générale d'actionnaires :

— Pourquoi appelle-t-on cela le compte rendu ?

— Probablement parceque nous n'avons pas pu le digérer !

## MOUVEMENT du port de Saint-Pierre

### BATIMENTS DE COMMERCE.

#### Mars. ENTRÉES

- 30 (Granville). St-Joseph, b.-g. fr. c. Morel, avec sel pour M. H. Lecharpentier.
- (St-Servan). Marie-Eugénie, b.-g. fr. c. Roussel, avec sel et alcool pour M. L. Hubert.
- (Granville). Julien-Gabrielle, b.-g. fr. c. Louët, avec lest pour M. H. Lecharpentier.
- (St-Malo). Sicié, b.-g. fr. c. Eveillard, avec sel et alcool pour la Sécherie de morue de port de Bouc.
- 31 (St-Servan). Quatre Frères, 3 m. fr. c. Oger, avec alcool, liqueurs et vin pour M. A. Girardin.
- (St-Servan). Cinq-Frères, b.-g. fr. c. Lebigot, avec alcool, cidre et liqueurs pour M. Ch. Landry.
- (Granville). Mignonne, g. fr. c. Mary, avec liqueurs, alcool et vin pour M. Gautier.
- (Granville). Elisa, 3 m. fr. c. Rochefort, avec diverses marchandises et liqueurs pour M. Beust et fils.
- (St-Malo). Casimir-Perrier, b.-g. f. c. Hesry, avec alcool, sel, vin et liqueurs pour M. E. Houduce.
- (Granville). Léon, 3 m. fr. c. Doussin, avec sel pour M. A. Dupont.
- (Granville). Jacques, b. f. c. Leboulanger, avec sel pour M. Riotteau et fils.

#### Avril.

- 1<sup>er</sup> (Granville). Mercure, b.-g. fr. c. Legardier, avec sel, alcool, vin, cidre et liqueurs pour M. H. Lecharpentier.
- 2 (Bayonne). Bayonnaise, g. f. c. St-Paul, avec alcool, liqueurs et diverses marchandises pour M. St-Martin Légasse Neveu et C<sup>ie</sup>.
- 4 (St-Servan). Boïeldieu, b.-g. fr. c. Le-maire avec sel pour M. Ch. Landry.
- (Granville). Héloïse b. f. c. Eve, avec sel, alcool, liqueurs pour M. Riotteau et fils.
- 5 (Marseille). Sept, b.-g. fr. c. Hourdel, avec liqueurs, vin et diverses marchandises pour la Sécherie du port de Bouc.
- 6 (St-Malo). Amédée, g. fr. c. Lehoëuff, avec sel, alcool, vin pour le capitaine.
- 6 (Granville). Amitié g. fr. c. Germain, avec sel, alcool et cidre pour M. Beust et fils.

#### Mars SORTIES.

- 30 (Cadix). Niagara, b.-g. fr. c. Beaulieu, avec lest.

#### Avril

- 2 (Guadeloupe). H. L. C. b.-g. fr. c. Charles avec 121,221 k. g. morue sèche chargé par MM. H. Lecharpentier, Riotteau et fils, L. Laisney et Aug. Lemoine.
- (Martinique). Marguerite, b.-g. fr. c. Laine avec 114,366 k. g. morue sèche, chargé par MM. Aug. Lemoine, Beust et fils, H. Lecharpentier, Aug. Lemoine et Riotteau et fils.
- 5 (Cadix). Bohemia, b.-g. fr. c. Boubleaux, avec lest pour M. Folquet et fils.

#### Allant aux Baues.

- Mars
- 30 Hyppolyte-Marie.

#### Avril

- 5 Victor-Hugo; Aimée; St-Etienne; Gentille; Julien-Gabrielle; Raillouse; Joseph; Albatros; Mercure.

### Marées de la semaine

JOURS DU MOIS.	JOURS DE LA SEMAINE.	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
9	s	h. m. 9 02	h. m. 9 24	h. m. 3 23	h. m. 3 45
10	d.	9 45	10 07	4 06	4 28
11	l.	10 27	10 48	4 48	5 09
12	m.	11 10	11 31	5 32	5 52
13	m.	11 53	12 14	6 14	6 35
14	j.	12 41	1 02	7 05	7 26
15	v.	1 28	2 09	8 00	8 21

Le gérant responsable, A. Lelandais.

## ANNONCES ET AVIS.

### EN VENTE

Chez les SÉCHERIES DE PORT DE BOUC  
Biscuits français bonne qualité à 9 fr. la caisse de 25 kilog.

Cognac, eau-de-vie, vin d'équipage à très bon marché.

### VIN DE BANDOL

Vin de Banyuls au fer et quinquina en caisse.

Haricots, sucre, café et poivre. 2—4

## EN VENTE A COMMISSION.

Chez JH. CLEMENT, fils,

Choux salés de France, en barils, un grelin en 1<sup>er</sup> brin 4 pouces 3/4 ; Tareau et congréage ; Un mât de goëlette en pin.

## A VENDRE

Une MAISON, située rue Hautefeuille  
S'adresser à M<sup>me</sup> veuve Hippolyte CORDON. 5—2

## A VENDRE

chez POURPOINT et fils

Route de Gueydon.

Sel. — Avirons de doris. — Ancres de doris. — Lignes de pêche en chanvre et en coton. — Funin blanc. — Funin goudronné. — Chaines. — Pouilles. — Blocs en chêne et en pin. — Mâts de goëlettes. — Cuivre et zinc à doublage. — Clous. — etc. etc. 5 — 2

La Société des Sécheries de morues du Port de Bouc informe Messieurs les négociants de la Colonie qu'elle ne répond pas des fournitures faites à ses équipages ni à ses navires sans un Bon de la Compagnie.

## AVIS.

### LE BRICK PIERRE ANTOINE

prendra charge à GRANVILLE pour SAINT-PIERRE ET MIQUELON

jusqu'au 10 avril prochain.

S'adresser à la maison Hte Lecharpentier.

## AVIS

J'ai l'honneur d'aviser les habitants de St-Pierre que mon intention est de rester deux semaines de plus et que j'espère que la confiance qui m'a été accordée jusqu'à présent, me sera continuée.

Prix modérés,

Consultations sans frais,

A. L. MARCH,

Dentiste.

## PARIS



GRANDS MAGASINS DU

## Printemps

### DEMANDER

& Catalogue Spécial de Blanc

qui vient de paraître; cet ALBUM SPECIAL contient la nomenclature des Articles de Toile, Blanc de Coton, Linge de Corps et de Maison, Trousseaux, Layettes, Lingerie, Dentelles, Bonneterie, Rideaux, etc., et renferme aussi de nombreux Echantillons d'Affaires exceptionnelles. Envoi gratis et franco contre demande adressée à

MM. JULES JALUZOT & C<sup>ie</sup>

PARIS

Le Catalogue Général pour la SAISON d'ÉTÉ, sous presse actuellement, sera envoyé par un prochain courrier.

Toutes les personnes déjà en relations avec le PRINTemps recevront, sans en faire la demande, les publications annoncées ci-dessus.

Envoi franco des Echantillons de tous les Tissus

Imprimerie Lelandais.